Pouvoir des mots et émotions publiques au XVIIe siècle : réflexions à partir de Pascal

Gilles Siouffi

► To cite this version:

Gilles Siouffi. Pouvoir des mots et émotions publiques au XVIIe siècle : réflexions à partir de Pascal. Littératures classiques, 2010, Les émotions publiques et leurs langages à l'âge classique, 68, pp.117-130. 10.3917/licla.068.0117 . hal-03124663

HAL Id: hal-03124663

<https://hal.science/hal-03124663>

Submitted on 28 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gilles Siouffi

« Pouvoir des mots et émotions publiques au XVII^e siècle : réflexions à partir de Pascal », *Littératures classiques* n°68, numéro "Les émotions publiques au XVII^e siècle", coordonné par H. Merlin-Kajman, 2010, p. 117-131.

Pouvoir des mots et émotions publiques au XVII^e siècle : réflexions à partir de Pascal

L'époque contemporaine est habituée à ces brusques flambées d'émotion, à ces « échauffements » publics que suscite tel ou tel mot hasardé ou très consciemment lancé dans l'espace collectif par une personnalité à qui son autorité propre ou la médiatisation qui l'entoure confère un impact particulier. Tout se passe comme si, de certains discours, on ne retenait alors qu'un mot, autour duquel en vient à se cristalliser et à se déchaîner une sorte de « susceptibilité publique » qui est difficile à appréhender, mais qui paraît en tout cas poser la question, non seulement du « perlocutoire », c'est-à-dire de la force d'impact des mots du côté de leur réception, mais de la communication des émotions en espace public. Chacun a en mémoire des épisodes récents qui peuvent illustrer ce phénomène apparemment lié à la structuration de l'espace d'expression dans nos sociétés dites « démocratiques », et qui est l'objet de commentaires récurrents.

En effet, il est patent que, à l'issue d'un processus dont il faudrait reconstituer avec précautions la constitution², nous vivons aujourd'hui dans un contexte où la valeur publique de l'indignation s'est considérablement accrue, au point que la légitimité de celle-ci est régulièrement évaluée dans un cadre judiciaire. C'est ainsi que le citoyen ordinaire se trouve en position reconnue de transmuter son indignation en procédure légale contre la parole, s'appuyant en cela sur une histoire de l'utilisation des mots en contexte public. Et il fait partie d'une certaine forme de compétence sociale, désormais, qu'on pourrait qualifier de « socio-pragmatique », ou « socio-sémantique » (le phénomène qu'on appelle aujourd'hui le « politiquement correct » en est un des aspects) d'identifier les mots scandaleux, les mots inacceptables, sur lesquels peut se concentrer l'indignation.

La question, naturellement, est de savoir s'il y a là un phénomène typiquement contemporain, ou si, au contraire, on peut imaginer en explorer des prémices dans l'histoire. À ce propos, si l'on ne peut que souscrire à l'opinion de Gilles Declercq selon laquelle le XVII^e siècle est « un siècle privilégié pour une étude pratique et théorique de l'argumentation polémique »³, gageons que du point de vue de la réception également, autrement dit de ce qui implique des fonctionnements politiques de la parole, il peut aussi constituer un terrain d'étude, quoique de façon infiniment plus malaisée, puisque beaucoup moins de témoignages nous sont parvenus sur les réactions à la parole que sur l'« art de parler ».

Dans le cadre limité de cet article, loin de nous la volonté de porter l'enquête sur l'ensemble du XVII^e siècle. Nous nous sommes concentré sur un épisode où des émotions particulièrement violentes sous semblent avoir été suscitées par des mots : l'épisode – et le

¹ Inutile de rappeler, sans doute, qu'ont fonctionné de cette manière, récemment, les mots *Karcher*, *sous-hommes* ou *détail*.

² À partir du travail de Dominique Lagorgette sur les insultes au Moyen Âge, par exemple (voir entre autres le numéro 144 de la revue *Langue française*, 2004, l'article « Termes d'adresse et insultes : discours sur l'autre ou sur moi ? », in *The French Language and questions of identity*, W. Ayres-Bennett et M.C. Jones eds., Londres, MHRA / Legenda, 2007, p.116-128, ainsi que *Les Insultes : de la recherche fondamentale à ses applications*, sous presse, Chambéry, Presses du L.L.S., collection "langages", prévu pour mai 2009.).

³ G. Declercq, dans G. Declercq, M. Murat et J. Dangel (éds.), *La parole polémique*, Paris, Champion, 2003, p. 361. Signalons également le numéro 59 de *Littératures classiques* (2006), « La polémique au XVII^e siècle ».

–isme du suffixe est là pour en constituer le signe clair – du *jansénisme*. Episode où la sensibilité aux phénomènes que nous avons cités nous paraît avoir été particulièrement vive, sous le regard aiguisé de ces quasi « philosophes de la communication » que furent à la manière, aussi, Pascal et Arnauld.

Indignation publique et focalisation sur les mots

En guise d'ouverture, nous allons procéder à la mise en place d'une sorte de grille contemporaine de lecture qui nous permettra ensuite de retourner vers le XVII^e siècle. À côté des recherches sur la sophistique ou le discours lui-même, il existe en effet quelques travaux qui se sont concentrés sur ce phénomène médiatique qui semble récent de « spectacularisation » des mots, lequel tend à faire des discours, par une mise en scène spécifique, des manières de spectacles verbaux dans lesquels on observe une nette focalisation pragmatique sur les mots. Au-delà (ou en deçà, comme on voudra) de la valeur argumentative des discours, ceux-ci en viennent à fonctionner comme des lieux de focalisation autour de certains « mots emblèmes », ou « mots témoins », pour reprendre la terminologie de Maurice Tournier⁴ à propos desquels la question essentielle n'est pas tant de savoir ce qu'ils veulent dire, mais s'ils ont été employés ou non.

Dans la cartographie des mots qu'est susceptible d'employer un discours public, aujourd'hui, nous nous sommes habitués à ce qu'existe une certaine catégorie de mots autour desquels va s'animer une émotion particulière, qu'elle soit positive ou négative. Ces mots, nous pouvons donc les appeler de manière générique « mots témoins », comme M. Tournier, ou « mots-chocs », pour suivre Olivier Reboul⁵. À l'intérieur de ce terme-chapeau, on pourra distinguer ensuite, en reprenant et en l'aménageant un peu le schéma proposé par Reboul les « mots-slogans », dont l'effet est incitatif comme *ouverture*, *solidarité*, *rigueur*, *rassemblement*⁶, les « mots-répulsifs » (cet aménagement est de notre fait), suscitant ordinairement des sentiments négatifs, et qu'on évite, comme le mot *récession*, et les « mots-tabous », mots autour desquels pèse un plus ou moins grand interdit d'emploi, comme *nègre* ou *sous-homme*.

Les premiers ont un effet d'incantation, voire de « potion magique » ; les seconds créent inmanquablement la polémique ; les derniers sont tout bonnement « inadmissibles ». Tous, en tout cas, partagent le trait commun d'être des mots « dont la charge émotionnelle semble proportionnelle à l'indéfinition des contours »⁷.

Dans l'espace public contemporain, la gestion de ces mots est devenue une entreprise très délicate. Comme le notent beaucoup d'observateurs, l'habitation au langage publicitaire est devenue telle, aujourd'hui, que les « mots-slogans » sont rapidement stigmatisés, perçus comme creux, comme du « toc » ; en anglais, on les appelle des *buzzwords*, des mots qui sont censés créer du *buzz*, du bruit. Ils marchent un certain temps, mais s'usent vite, et ne tardent pas à être détournés en reprises ironiques. Les « mots répulsifs » et les « mot tabous », en revanche, font mouche. C'est que l'indignation, « émotion politique par excellence »⁸, est une émotion qui rencontre aujourd'hui un immense succès. Si l'on suit les analyses de Mac Mullen⁹, on peut considérer en effet que l'accès à la faculté d'indignation s'est élargi dans l'histoire, jusqu'à jouer un rôle important dans ce qui va progressivement se constituer comme un « espace public ». Par ailleurs, le lien entre l'indignation – les émotions en général – et la raison, a été repensé et réévalué, alors qu'une tradition positiviste a longtemps empêché de faire ce lien¹⁰.

⁴ Dans M. Tournier, *Des mots en politique*, Paris, Klincksieck, 1997.

⁵ Voir O. Reboul, *Langage et idéologie*, Paris, PUF, 1981, p. 113.

⁶ Voir à leur sujet le numéro 22 de la revue *Mots* (1990), sur *ouverture* et *rassemblement*, mots de la campagne de François Mitterrand en 1988.

⁷ Selon les mots de Labbé, cité par Henri Boyer, *Le langage en spectacle*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 64. Sur ces questions, voir également J. Butler, *Le Pouvoir des mots, politique du performatif*, Paris, Editions Amsterdam, 2004, et, sur le terrain un peu différent du « politiquement correct », E. Hazan, *LQR, La propagande au quotidien*, Paris, éditions Raisons d'agir, 2006.

⁸ Selon E. Danblon, *La fonction persuasive*, Paris, A. Colin, 2005, p. 177.

⁹ Mac Mullen montre par exemple que l'indignation est une émotion à laquelle les serfs médiévaux « ne pouvaient guère prétendre » (Mac Mullen, *Les émotions dans l'histoire ancienne et moderne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p.100).

¹⁰ Voir Antonio R. Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, O. Jacob, 1995, et M. Nussbaum dans P. Paperman et R. Ogien (éds.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Raisons pratiques, EHESS, 1995.

Dans le livre II de la *Rhétorique*, qu'il consacre à la colère et à l'indignation, Aristote part d'une définition de l'indignation qui lie celle-ci au spectacle d'un individu obtenant un succès immérité. À cette première conception, on peut peut-être en superposer une autre si l'on accepte les analyses de Luc Boltanski à propos de ce qu'il appelle la forme « affaire » au XVIII^e siècle¹¹. L'indignation s'appuie alors sur un sentiment de transgression des normes. À partir de cet événement cardinal que Boltanski juge être l'intervention de Voltaire à propos du chevalier de La Barre en 1776, l'indignation pourra se muer en un appel à un principe supérieur. C'est ce qu'on appelle la « sainte indignation ». Le « J'accuse » de Zola en est un exemple. Toutefois – et nous continuons ici à résumer Boltanski –, à cette indignation fortement valorisée, et bientôt pourvue de toute une rhétorique, va, dans le courant du XX^e siècle, se substituer une nouvelle version, passive et désenchantée, de l'indignation : le ressentiment, ou ce que Boltanski appelle la « souffrance à distance ». Il s'agira dès lors de trouver des boucs émissaires à cette émotion, de façon à ce qu'elle puisse s'exprimer ou se cristalliser. C'est ainsi que se répand le paradigme victimaire, avec ses deux versants : le pathos du sentiment, et l'indignation quant aux mots et aux discours. Assumée subjectivement par de fortes individualités à partir de la fin du XVIII^e siècle, l'indignation est en effet aujourd'hui souvent « générique », selon le mot de Boltanski, tout comme le sont les souffrances. Elle devient alors une valeur, non nécessairement morale, mais sociale. C'est pourquoi les médias y sont si attachés, n'hésitant pas à la mettre en scène, par toutes sortes de dispositifs propices à l'apparition du ressentiment. Le rôle d'un animateur de plateau télé est ainsi souvent d'anticiper l'indignation possible, de l'« appeler » par l'utilisation de dialogismes fictifs, ou de créer des situations propices à ce que, de « pointes » (et ici une certaine esthétique du XVII^e siècle a indiscutablement trouvé une nouvelle jeunesse) en saillies verbales, on en vienne à entrer sur le territoire des « mots-chocs ».

La place du XVII^e siècle

Dans ce mouvement historique – seulement ébauché ici – dont on peut penser qu'il a conduit l'émotion de l'indignation à se colorer d'une valeur politique de plus en plus grande, la place du XVII^e siècle est sans doute essentielle.

Dans le courant du XVI^e siècle, deux événements ont sans doute cristallisé des fonctionnements publics de la parole propres à commencer à mettre en place les phénomènes dont nous parlons : les premiers débats de la Réforme, et la guerre civile en France¹². Dans ses *Recherches de la France*, Etienne Pasquier déplorait l'apparition du « mot de partialités » *huguenot* :

Les courtisans se cuidant moquer voulurent appeler *Huguenots* ceux qui adhéraient à l'opinion de Calvin, introduisant deux sectes d'hommes entre nous, l'un *Papiste*, et l'autre *Huguenot*, mots certes d'un très pernicieux présage, et que tout homme d'entendement pouvait pronostiquer lorsqu'ils furent premièrement mis en usage ne pouvoir rien apporter qu'une entière désolation de tout ce Royaume, laquelle nous avons depuis éprouvée.¹³

Au nombre des autres « mots de partialité » qui entraînèrent un débat auquel prit part Balzac, par exemple : *religionnaire*, *doctrinaire*, *hérétique*, *schismatique*¹⁴... L'époque a eu conscience que la manière qu'avaient ces mots de se répandre dans l'espace public pouvait constituer une menace pour la cohésion sociale. La popularisation des discussions sur le caractère français ou non de ces mots, et sur la légitimité des néologismes a partie liée avec cette conscience.

Au XVII^e siècle, en effet, siècle de la construction de l'espace mondain, de la doxa de l'usage, de la sensibilité superficielle aux phénomènes d'élocution, plusieurs paramètres – diffusion croissante de l'imprimé, rapidité de parution propice aux réactions « à chaud »...

¹¹ Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, Paris, Métailié, 1993, p. 94-97.

¹² Voir par exemple les analyses du fonctionnement du mot *assassin* de M.-L. Demonet dans « Du bon sens des mots dans la *Satyre Ménippée* », in *Le Pamphlet au XVI^e siècle*, Paris, Presses de l'ENS de jeunes filles, 1984, p. 105-120.

¹³ Etienne Pasquier, *Les Recherches de la France*, VIII, LV, éd. M.-H. Fragonard et F. Roudaut, Paris, Champion, 1996, p. 1670, cité par H. Merlin-Kajman, *La langue est-elle fasciste ?*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 123.

¹⁴ Voir *Ibid.*, p. 123-124.

sont susceptibles de favoriser la communicabilité des émotions suscitées par les mots¹⁵. Le milieu du siècle, notamment, voit la mise en place d'une nouvelle normativité dans les comportements publics et les modes d'expression¹⁶. Citons cette phrase emblématique de Vaugelas :

Il ne faut qu'un mauvais mot, écrit-il, pour faire mépriser une personne dans une Compagnie, pour décrier un prédicateur, un avocat, un écrivain. Enfin, un mauvais mot, parce qu'il est aisé à remarquer, est capable de faire plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont peu de gens s'aperçoivent, quoiqu'il n'y ait nulle comparaison de l'un à l'autre.¹⁷

Bien sûr, Vaugelas avait essentiellement en tête au moment d'écrire cette phrase des questions d'usage, mais on ne peut s'empêcher de trouver à cette notation une couleur presque pascalienne. Vaugelas a visiblement été sensible à l'enjeu, au plan le plus général, qu'il y avait désormais dans les mots.

Par ailleurs, du côté du champ de la rhétorique, on observe un déplacement assez net d'une vision instrumentale des techniques de production vers une analyse quasi pragmatique de l'interaction avec le public, donc des conditions de réception¹⁸. Ancien motif rhétorique convenu, l'*indignatio* se trouve depuis le XVI^e siècle, comme le note E. Méchoulan, colorée d'une subjectivation nouvelle¹⁹.

D'où l'apparition d'un regard quasi anthropologique sur le fonctionnement public du langage. « Mouvement extraordinaire qui agite le corps ou l'esprit, & qui en trouble le temperament ou l'assiette » : c'est ainsi que Furetière définit l'*emotion*, dans la première partie de son article. « La science d'un Orateur est de bien sçavoir *esmuvoir* les passions », lit-on dans la suite. Et toute la pensée du mouvement de Port-Royal sera précisément de construire une anthropologie critique de ce fonctionnement²⁰. Une suspicion naît quant aux processus mimétique qui se met en branle autour des émotions telles que telles que l'enthousiasme, le zèle, l'indignation et la colère, lesquelles peuvent toutes êtres déclenchées et animées par des mots.

On comprend dès lors que certains acteurs politiques du XIX^e siècle, après l'autre grande expérience de ce type de fonctionnement qu'aura été entre temps la Révolution²¹ aient lu ces épisodes comme des lieux privilégiés d'une expression publique enflammée et contagieuse. Paul-Louis Courier est frappé par cette violence verbale : « Les jésuites aussi criaient contre Pascal, et l'eussent appelé pamphlétaire, mais le mot n'existait pas encore ; ils l'appelaient tison d'enfer, la même chose en style cagot »²². Et Sainte-Beuve écrit, sensible à la dimension d'« émotion publique » qui est alors apparue :

Pour rendre à ces formes de discussions religieuses, si mortes, un peu de l'intérêt singulier et des passions qui l'animèrent, il suffit d'en saisir le rapport frappant avec nos assemblées politiques : ces séances de Sorbonne pour la censure d'Arnauld firent, à bien des

¹⁵ Voir les analyses d'H. Merlin-Kajman dans *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994 et *L'excentricité académique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, particulièrement p.142-143 et en conclusion.

¹⁶ Voir É. Bury, *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme 1580-1750*, Paris, PUF, 1996 et J. Rohou, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, Paris, Le Seuil, 2002 entre autres.

¹⁷ Vaugelas, *Remarques sur la langue française* [1647], éd. J. Streicher, Genève, Droz, 1934, préface, IX, 2.

¹⁸ Voir le chapitre « La rhétorique classique » de G. Declercq dans M. Fumaroli (éd.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne*, Paris, PUF, 1999, notamment p. 640-654.

¹⁹ Voir É. Méchoulan, « La force de la vérité », *Chroniques de Port-Royal*, « La Campagne des Provinciales », 2008, p. 153-164.

²⁰ Renvoyons à l'ouvrage de Delphine Reguig-Naya, *Le corps des idées. Pensées et politique du langage dans l'augustinisme de Port-Royal*, Paris, Champion, 2007, auquel nous empruntons beaucoup.

²¹ à propos de laquelle la bibliographie est immense. Citons juste S. Branca-Rosoff, « Les mots de parti pris. Citoyen, Aristocrate et Insurrection dans quelques dictionnaires (1762-1798) », in *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, Paris, Klincksieck, 1989, p. 47-73.

²² Paul-Louis Courier, *Pamphlet des pamphlets* [1824], in *Pamphlets politiques*, Paris, Pierre Faré, 1947, p. 172-173. Voir sur ce sujet J. Plainemaison, « Les Provinciales sont-elles des pamphlets ? », in *Treize études sur Blaise Pascal*, Presses de l'université de Clermont-Ferrand, 2004, p. 133-150.

contemporains d'alors, la même impression qu'à nous telle session enflammée de la Chambre durant les jours les plus militants de la Restauration.²³

L'expérience des *Provinciales*

Les premières querelles du « jansénisme » constituent sans doute un terrain privilégié, quoique complexe et malaisé, pour une tentative d'approche des phénomènes que nous avons essayé de mettre en place.

L'épisode des *Provinciales*, particulièrement, semble cristalliser et rendre davantage visibles des fonctionnements auxquels on n'avait pas autant pensé jusque-là. Entre janvier 1656 et mars 1657, Pascal fut mandaté pour défendre le camp de Port-Royal au moyen de la publication par le libraire Charles Savreux de lettres fictivement adressées à un « provincial », et à tonalité nettement satirique, tandis que des débats avaient été engagés à la Sorbonne autour de la censure d'Arnauld. Il s'agit alors de sortir le débat hors de l'enceinte à l'accès limité où fonctionne d'abord la cohésion du corps pour le jeter pour ainsi dire sur la place publique. Le procédé est violent, et sera d'ailleurs considéré comme un acte délictueux. Il crée en tout cas une dynamique communicationnelle inédite, dont l'enjeu est prendre de court la censure par la rapidité de diffusion des lettres, leur manière de « coller » à l'actualité, et leur sollicitation immédiate, par l'ironie et la dramatisation, des émotions du lecteur. On remarque aussi que les camps s'y définissent de manière beaucoup plus identitaire, au-delà des fonctionnements traditionnels de la polémique. À tous ces titres, cet épisode si particulier de l'histoire des publications constitue un moment unique – également parce que particulièrement documenté – de l'utilisation des mots en contexte public.

C'est tout d'abord un moment où l'expérience du « cri public », ou de la « clameur publique », selon les mots de l'Académie, sera explicitement commentée. « Les Jésuites ne se turent pas en cette occasion, notera un commentateur à propos de la parution des *Provinciales*. Comme ils se sentaient picqués jusqu'au vif, ils firent retentir leurs cris par tout le Roiaume »²⁴, ajoutant : « ils crièrent fortement à l'imposture ».

C'est un moment d'échauffement contagieux, qui amène l'orateur à prendre conscience des rapports entre échauffement du discours produit et échauffement du public. Le caractère public, ou publicisé, des débats paraît aussi un fait relativement nouveau à cette échelle. Alors que les querelles théologiques demeuraient jusqu'alors relativement encloses dans les cercles savants, voilà qu'elles débordent sur l'espace public. « Réfuter publiquement résume l'enjeu oratoire des *Provinciales* », estime G. Declercq²⁵.

C'est aussi un moment où se fait jour une indéniable focalisation sur les mots, dans les discours. Certains mots vont résumer à eux seuls la valeur d'invective ou d'anathématisation que contiennent les discours, tels *hérésie* ou *secte*. Avec le mot de *jansénisme*, commence à fonctionner à grande échelle le pouvoir des mots construits de ce type qui reposent sur le double présupposé que la pensée produite est nécessairement radicale, peu apte aux nuances ou au dialogue²⁶, et qui plus est mimétique, donc par là même dangereuse²⁷. N'est-il pas à ce propos étonnant de constater qu'en dépit des protestations d'Arnauld, l'étiquette au départ calomnieuse et partisane de *jansénisme*, et de *jansénistes*, reste encore aujourd'hui attachée au mouvement qu'Arnauld voyait plus correctement résumé dans le nom de *Port-Royal* ? Preuve indubitable qu'un certain pouvoir focalisateur des mots dans l'espace public aura, à un moment, et durablement, fonctionné ; preuve aussi que les mots

²³ Sainte-Beuve, *Port-Royal*, éd. R.-L. Doyon et Ch. Marschené, Paris, La Connaissance, 1926, t. III, p. 129.

²⁴ M. Petitdidier, *Apologie des Lettres Provinciales de Louis de Montalte contre la dernière réponse des PP. Jésuites intitulée Entretiens de Cléandre et Eudoxe*, Rouen, 1698, p. 5.

²⁵ G. Declercq, *op. cit.*, p. 647.

²⁶ Voir les analyses de M. Angenot dans *La Parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, et dans Declercq éd., 2003, *op. cit.*, p. 467 par exemple, sur les débats entre *socialistes* et *anarchistes* dans les années 1890. À partir du moment où une étiquette en *-iste* est posée, difficile de concevoir une compatibilité avec une autre du même type.

²⁷ Tout mot en *-isme* contient, en plus de la dénonciation de la pensée visée, la dénonciation d'une alliance, voire de l'asservissement à une pensée étrangère. Voir les analyses de Boyer, 1991, *op. cit.*, p. 45-61 sur le fonctionnement de *eurocommunistes* dans les discours des Ve et VIe congrès du PSUC (Catalogne, 1981-1982).

portant la trace d'une émotion publique²⁸ ont parfois une capacité supplémentaire à s'installer dans l'usage.

Sans expérience réelle des débats publics²⁹, mais fort d'une réflexion rigoureuse sur le sens des mots, Pascal a visiblement été confronté, avec l'expérience des *Provinciales*, avec le phénomène redoutable de ce que nous avons choisi d'appeler le « décollage sémantique » des mots en contexte public³⁰. Cette manière qu'ont certains mots de développer, hors de leur définition usuelle, du réglage éventuel qui a pu en être fourni par l'auteur et de leur emploi contextuel, des « sens » ou « effets de sens » tout à fait ingérables en contexte public, les jésuites l'ont bien comprise et mise en œuvre de manière cynique. Si les premières *Provinciales* se fixent comme but de se défendre contre une certaine imposition de noms, la méthode sera bientôt abandonnée au profit d'une perversion ironique du « décollage ». « Quelle nécessité y a-t-il donc de le dire, puisqu'il n'a ni autorité ni aucun sens de lui-même ? », demande le premier Montalte à propos de l'expression *pouvoir prochain*³¹. C'est qu'il y a un risque dans tout emploi d'un mot, qu'il ait été préalablement réglé ou non. Les *Pensées* relèveront : « Les sens reçoivent des paroles leur dignité au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples »³². L'observation de ce fonctionnement, qui plus est en contexte théologique, est un point où la désillusion de Pascal se rapproche beaucoup des positions d'Arnauld³³.

Ainsi, il semble inutile à l'auteur des dernières lettres de défendre l'idée d'un réglage nécessaire. La solution qui consisterait à revenir à ce que Pascal appelle le « point de fait », autrement dit à la vérification de l'attestation du mot, et à la citation des passages concernés, mentionnée plusieurs fois, comme dans la 18^e provinciale, ne semble pas non plus produire des résultats décisifs. Reste l'acceptation forcée des mots, la reconnaissance désabusée d'une certaine pétrification du langage, dès lors que des émotions publiques ont été engagées. A un moment de la discussion, le néo-thomiste confie « tristement » à Montalte : « dans cette extrémité, que pouvions-nous mieux faire pour sauver la vérité sans perdre notre crédit, sinon d'admettre le nom de grâce suffisante, en niant néanmoins qu'elle soit telle en effet ? ». Dès lors, *il y a* de l'imposture. Et ce n'est pas sans imposture, d'ailleurs, que Pascal introduit une discussion artificielle du sens de l'expression *grâce suffisante*, utilisant sciemment la manière de « décollage » que ne va pas manquer de produire le recours abusif au sens commun dans une dispute portant sur des mots au sens réglé. À partir de la lettre XII, les *Provinciales* deviendront une sorte de « théâtre de mots », où la fausse naïveté et l'ironie permettront de ne pas entrer sur le terrain de l'invective, mais où tout espoir de parvenir à une solution acceptable des problèmes théologiques sera aussi graduellement abandonnée. Du « pouvoir des mots », Pascal conserve ici sans doute la version la plus ambiguë.

Les conditions de l'émotion

²⁸ En ce sens, les *-ismes* peuvent être considérés comme des condensés d'émotions publiques. Ils portent la double trace de l'engagement émotionnel de ceux qui ont défendu les pensées et les discours visés, et de ceux qui s'y sont opposés.

²⁹ Selon les communications qui ont nous ont été faites à ce sujet par Philippe Sellier, Michel Le Guern et Laurent Susini, que nous remercions. Il semble que Pascal n'ait assisté au moment où il se lance dans l'aventure des « petites Lettres » qu'à des discussions de savants. Les débats théologiques de la Sorbonne lui étaient de toute façon fermés.

³⁰ Nous nous permettons de renvoyer à notre article « Entre souci de définition et pouvoir des mots : Pascal sémanticien ambigu dans les *Provinciales* », *Chroniques de Port-Royal*, « La Campagne des *Provinciales* », 2008, p. 91-104.

³¹ Pascal, *Les Provinciales*, éd. M. Le Guern, Paris, Gallimard, Folio, 1987, p. 49.

³² Pascal, *Pensées*, éd. Ph. Sellier, Agora Pocket, 2003, p. 421.

³³ « Que la signification des mots ne dépend point de la vérité des choses, mais de l'opinion des hommes ; de sorte qu'on est en danger de faire beaucoup de sophismes, lorsque l'on argumente de la vérité des choses à la signification des mots, en prétendant que la dernière doit être conforme à la première », note Arnauld (*Ecrits sur le formulaire*, in *Œuvres de Pascal*, éd. J. Mesnard, Paris, DDB, 1992, I, p. 1242-1243). « Cependant le malheur du siècle est tel qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstinations et reçues avec applaudissement ; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoique en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues », note de son côté Pascal (*Préface au traité du vide* [1651], *Ibid.*, II, p. 779).

Selon Laurent Thirouin, l'épisode des *Provinciales* a apporté à la polémique une « hypertrophie symbolique »³⁴, et a eu une influence décisive sur la manière dont de futures querelles se sont déroulées, telle la « querelle des Imaginaires », dans laquelle Racine a triomphé de Nicole. Le caractère émotionnel, affectif, passionné, de ce qui se trouve engagé dans les prises de parole fait désormais l'objet d'une reconnaissance explicite³⁵. L'« échauffement » du public à propos de matières théologiques ou en contexte ecclésiastique semble chose admise.

Face à ce fonctionnement, la position de Pascal le savant est partagée, comme on le sait. Les *Pensées* développent une anthropologie des effets et des émotions qui va plutôt dans le sens d'un pouvoir négatif de l'imagination, de l'illusion, et de la vanité. « Tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément », lisait-on déjà dans *De l'esprit géométrique*³⁶ ; « tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment », trouve-t-on dans les *Pensées*³⁷. L'habitus, la coutume, sont des forces qui inclinent « l'automate », comme l'appelle Pascal, ou la « machine »³⁸, et l'on sait que les théories contemporaines des humeurs, de la communication de la chaleur, du fonctionnement des organes, ont eu sur Pascal une influence suffisante pour lui faire adopter des propositions quasi matérialistes sur ces sujets³⁹.

Toutefois ces options ont aussi leur revers positif, qui est de rendre possible la grâce, ou l'inclination du cœur. Le pouvoir des mots, c'est aussi cette faculté qu'ils ont de nous faire « trouve[r] dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait qu'elle y fût »⁴⁰.

Ainsi, il n'est peut-être pas absurde de « jouer » avec le pouvoir des mots en contexte théologique, le grand problème demeurant néanmoins celui du médium. À ce titre, les querelles autour du « jansénisme » offrent indiscutablement un lieu où a été pensée, d'une manière qui ne peut que nous intéresser aujourd'hui, la question de la légitimité qu'il y a à poser l'espace public comme un espace approprié pour une discussion de matières théologiques. Pour les Solitaires, l'agitation publique de leurs thèses pose un problème central, qui est résumé dans ce long passage d'Arnauld :

Si ces Questions avoient été agitées seulement dans un livre, & non pas dans les Prédications publiques, il seroit moins dangereux de les laisser sans réponse ; parce qu'outre que ces ouvrages se font d'ordinaire en la langue de l'Eglise, qui est la latine, & ainsi ne sont lus & ne sont entendus que des Savants, en quelque manière qu'écrive un particulier, on le considère toujours comme particulier ; & il ne se trouve aucune créance dans les esprits, que celle qu'il s'acquiert par sa propre suffisance, & par la force & la solidité de ses preuves & de ses raisons. Mais lorsqu'un homme parle dans une chaire, devant une multitude de personnes, dont la plupart ne savent & ne croient des mystères de notre foi que ce qu'ils en entendent dire à ceux qui les instruisent, s'il altere la vérité en quelque chose, ou s'il jette quelque mauvaise impression dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, il est d'autant plus nécessaire de les tromper, & de leur éclaircir ce qu'ils ignorent, que le respect qu'ils ont pour ceux qui exercent une fonction si sainte & si divine, fait qu'ils se laissent emporter aux moindres apparences de la raison, & qu'ils prennent toutes ses paroles pour des oracles, principalement lorsqu'il leur parle avec hardiesse & avec chaleur, & qu'il leur assure que les choses qu'il leur dit sont des articles de foi, & des maximes constantes & indubitables de notre Religion.⁴¹

³⁴ L. Thirouin, « Les *Provinciales* comme modèle polémique : la querelle des Imaginaires », *Ordre et contestation au temps des classiques*, Biblio 17, t. II, Paris-Seattle-Tübingen, 1992, p. 75-92.

³⁵ Voir L. Susini, *L'écriture de Pascal : la lumière et le feu. La vraie éloquence dans les Pensées*, Paris, Champion, 2008. « La force et tout l'effet du raisonnement ne tendent qu'à convaincre l'esprit de ce qu'on veut persuader : c'est là sa fin. Mais celle de l'amplification n'est pas seulement de persuader l'esprit et de le porter à croire que la chose qu'on lui représente est grande en son genre, mais encore plus particulièrement d'exciter dans le cœur et dans la volonté des mouvements d'amour, de haine ou de crainte, et de quelque autre sorte de passion et d'affection », trouve-t-on chez Louis de Grenade (*Rhétorique ecclésiastique ou Traité de l'éloquence*, Lyon, Gayot, 1829, vol. I, p. 241).

³⁶ *Œuvres de Pascal*, éd. J. Mesnard, op. cit., III, p. 413.

³⁷ Pascal, *Pensées*, éd. Le Guern, Paris, Gallimard, Folio, 2004, fragment 470.

³⁸ Voir *Ibid.*, 3, 5, 9, par exemple.

³⁹ Voir *Ibid.*, 280, 478 ; voir L. Susini, *Laurent Susini commente les Pensées de Blaise Pascal*, Gallimard, Folio, 2007, p. 120-150.

⁴⁰ Pascal, *Pensées*, op. cit., 551.

⁴¹ A. Arnauld, *Première Apologie pour M. Jansenius, Eveque d'Ypres, & pour la doctrine de S. Augustin, expliquée dans son Livre [...]*, *Œuvres d'Antoine Arnauld*, Paris-Lausanne, t. XVI, préface, p. 53, cité par Reguig-Naya, op. cit., p. 287.

Entre les médias du livre et de la parole publique, il y a pour Arnauld un triple saut : de l'écrit à l'oral (avec les implications en termes de codes et de types de public que ces médias comportent, ici saisies dans leurs spécificités historiques) ; du *particulier* au public en termes d'autorité ; et du fonctionnement des facultés de l'homme quand il est seul et quand il est saisi dans une « multitude ». De ce dernier point de vue, on ne pourra qu'être intéressé par la manière dont Arnauld pense le fonctionnement des « prédications publiques », ancêtre d'une médiatisation orale de masse. Incontestablement, pour Arnauld, il y a *danger*, dans l'exposition publique de thèses théologiques. Le danger réside tant dans les paramètres qui favorisent l'assentiment⁴², parmi lesquels l'éthos du locuteur, que dans l'emblématisation des mots, laquelle crée les conditions d'une transformation des paroles en « oracles ». Dans ce déploiement public, sur les modes du langage ordinaire, de formules langagières censées construire un rapport à la vérité et produire de l'assentiment, Arnauld voit lucidement une spectacularisation nocive⁴³.

On sait que, devant ces dangers, une option qui a été considérée comme possible par les partisans de Port-Royal a été celle du retrait hors de la parole publique, du repli vers la sphère du particulier appliqué au spirituel. L'évoquant parfois en termes positifs, Pascal la balaye aussi dans ce paragraphe virulent des *Pensées* :

Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du Conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or après que Rome a parlé et qu'on pense qu'il a condamné la vérité, et qu'ils l'ont écrit, et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties et qui consulte l'antiquité pour faire justice. Aussi les bons papes trouveront encore l'Eglise en clameur.⁴⁴

Ainsi la « clameur publique » lui paraît-il une donnée désormais incontournable de l'histoire, créée par l'Eglise elle-même. S'il y a danger à parler publiquement, il y a aussi nécessité à le faire. C'est en ce sens qu'on peut dire que Pascal, sans doute après l'expérience des *Provinciales*, est entré sur le terrain d'une *politique de la parole*⁴⁵.

Chez Arnauld, de nombreux commentateurs ont relevé un mouvement similaire. Si Arnauld a d'abord été rebuté par les trois sermons prêchés par le jésuite Habert à Notre-Dame à la fin de 1642 et au début de 1643⁴⁶, pressentant le danger qu'il y avait à utiliser ainsi l'immédiateté des impressions, il s'est bientôt rangé à la nécessité d'entrer dans ce terrain dérangeant et nouveau des « émotions publiques » suscitées à propos de vérités spirituelles. Les commentateurs ont relevé que, modéré à ses débuts, Arnauld s'est trouvé conduit par les événements, et notamment l'affaire des « Cinq propositions » de 1649, à militer pour l'usage d'un style plus dur, plus railleur⁴⁷.

L'épisode des *Provinciales* n'a fait qu'apporter la confirmation qu'il fallait entrer sur le terrain de la véhémence et des artifices rhétoriques, surtout après que le Père Vavasour eut mis en cause le « style janséniste » en remettant de façon hypocrite l'accent sur l'exigence d'un style simple et concis dans la polémique religieuse⁴⁸. Dans son genre, l'expérience des

⁴² Et ici, on ne peut s'empêcher de rapprocher ce passage des positions développées par N. Chomsky et E.S. Herman dans *Manufacturing consent*, New York, Pantheon Books, 1988.

⁴³ Que l'on peut rapprocher des futures positions de Nicole sur le théâtre ; voir Béatrice Guion, *Pierre Nicole moraliste*, Paris, Champion, 2002 ; également Reguig-Naya, *op. cit.*, p. 485.

⁴⁴ B. Pascal, *Pensées*, éd. Sellier, Paris, Bordas, 1991, par. 746.

⁴⁵ Voir G. Ferreyrolles, *Pascal et la raison du politique*, Paris, PUF, 1984.

⁴⁶ Rappelons également que les jésuites ont demandé, par une requête au roi le 11 mars 1643, à intégrer la Sorbonne. Voir F. Gabriel, « Qu'est-ce qu'une parole publique ? Entre exégèse et propagande », dans I. Moreau et G. Holtz (éds.), *Parler librement au tournant du XVI^e et du XVII^e siècles*, ENS Editions, 2005, p. 145-157.

⁴⁷ Sa position est essentiellement exprimée dans la *Réponse à la Lettre d'une personne de condition touchant les règles de la conduite des Saints Pères dans la composition de leurs ouvrages pour la défense des vérités combattues ou de l'innocence calomniée* datée du 20 mars 1654, dans A. Arnauld, *op. cit.*, tome XXVI ; voir D. Descotes, « Force et violence dans le discours chez Antoine Arnauld », dans *Antoine Arnauld, philosophie du langage et de la connaissance*, Paris, Vrin, 1995, p. 33-64, ainsi que D. Reguig-Naya, *op. cit.*

⁴⁸ F. Vavasour, *Dissertatio de libello suppositicio. Ad Antonium Arnaldum, doctorem et socium Sorbonicum*, Paris, 1653, repris dans les *Opera*, Amsterdam, 1709 ; Voir Y. Mochizuki, « Les *Provinciales* et le style janséniste », *Chroniques de Port-Royal*, « La Campagne des *Provinciales* », 2008, p. 142.

Provinciales est en effet celle de la réussite d'un certain modèle stylistique en matière de « parole publique ». Leur style exagéré, plein d'hyperboles, d'invectives, de superlatifs rappelant l'esthétique précieuse, prend à rebours ce qu'on attendait des Solitaires. Le « janséniste » sincèrement affligé par le dérèglement moral apporté par la doctrine des opinions probables (5^e provinciale) se montre saisi d'un *zèle*, d'un « saint échauffement », qui ne peut qu'emporter l'adhésion face à la froideur qui se cache sous la grandiloquence des jésuites. Il met de son côté ceux qui s'indignent, s'imposant ainsi comme décidément plus « moderne » que ses adversaires.

Au total, ce que nous avons essayé de suggérer, dans ce rapide parcours de quelques fonctionnements publics de la parole autour des querelles du « jansénisme », c'est que ces épisodes peuvent peut-être être vus comme un (des) premier(s) laboratoire(s) du fonctionnement des « mots-chocs » en contexte public, tout autant que comme la mise en scène d'une *indignation* désormais promise à un brillant avenir. Il y a là deux caractéristiques nous semble-t-il « modernes » de la médiatisation des discours comportant un enjeu clivant dans la société, qu'il s'agisse d'enjeu religieux ou politique. Entre les réflexions de Bacon sur les mots « idoles de la place publique » et celles de Locke sur l'« abus des mots », Pascal, à titre personnel, a été un penseur aigu des dérives entraînées par la focalisation sur les mots dans les discours. Mais il en a été aussi un acteur. Les *Provinciales* peuvent à ce titre être vues comme une forme d'abdication de l'argumentation réelle au profit de l'exploitation de fonctionnements autres : le tournoiement des mots-slogans, d'un côté, une fois toute velléité d'en régler le sens abandonnée, et la mise en scène d'émotions qui sont en réalité des réactions à des discours ou à des mots. Lui-même adopte une distance prudente et avisée, vis-à-vis des indignations qu'il manipule ; mais il entre sans conteste dans le dispositif de ce qui deviendra bientôt la « forme affaire », condition d'une démocratisation et d'une légitimation de l'indignation comme émotion publique.

Gilles Siouffi
Université Paul Valéry-Montpellier III/I.U.F.